

PORTRAIT de **Tiki Odanvi**

Découvrez le témoignage de Tiki : elle monte un projet de création de Tiers-lieu dédié aux femmes entrepreneuses dans un quartier prioritaire de la ville à Brest. Mais à travers ce projet, Tiki se présente aussi et avant tout comme mère au foyer de 3 enfants, pasteur, habitante en HLM et engagée auprès des habitants du quartier de Lambézellec... autant de sujets passionnants pour aborder la question de la place des femmes à partir de son vécu et des enseignements qu'elle en tire.



Un projet de tiers-lieu d'entrepreneuses

Pour valoriser le travail des femmes à la maison & aider les femmes en situation de précarité à créer leur entreprise

Un projet professionnel ancré dans une réalité familiale et sociale...

« L'une des origines du projet c'est mon expérience, ma vie. J'ai décidé d'être engagée auprès de mes enfants depuis le début de mon mariage, il y a 12 ans. Ma priorité était d'être présente pour eux, aux repas, dans les loisirs. J'avais à cœur de ne pas les mettre à l'école toute la journée avant le CP, donc j'étais à plein temps avec eux. C'était mon projet. Mais j'ai aussi choisi de travailler pour participer aux charges de la famille. Donc j'ai commencé à travailler de la maison : pour du repassage à domicile, puis comme écrivaine publique.

Mais j'ai rencontré des difficultés pour vivre vraiment de ce travail, financièrement et dans ma gestion du temps. Mes clients

étaient comme moi des habitants des HLM du quartier et ne pouvaient donc pas forcément payer. J'étais de fait auto-entrepreneuse presque bénévolement depuis le début, même si j'ai aussi eu des clients qui ont payé. Et puis dans le cadre de mon entreprise d'écrivaine publique, j'ai eu un contrat avec une entreprise et je gagnais un peu d'argent.

Mon mari trouvait que c'était beaucoup de travail et que la famille était délaissée, par rapport au peu que je gagnais. Arrivée à Brest j'étais en congé parental et j'ai donc stoppé 2-3 ans l'entreprise. C'est depuis peu, quand j'ai eu la demande de divorce que j'ai tout repris. »

...Et mûré dans la rencontre avec d'autres femmes.

« La 2^{ème} chose qui m'a poussée à ce projet c'est que dans le cadre du pastorat et du bénévolat dans le quartier, j'ai accompagné des femmes dans leurs démarches administratives. Des femmes qui cherchaient à travailler.

Elles étaient toutes en situation de mésestime car elles ne pouvaient pas travailler faute de solution de garde d'enfants. Leur problématique c'est que pour avoir des aides, elles devaient prouver qu'elles cherchaient du travail. Et pour chercher du travail, il fallait faire garder les enfants. Surtout, elles ne pensaient pas pouvoir créer d'entreprise car cela leur semblait trop phénoménal.

Pourtant, je me suis rendue compte qu'elles avaient des projets qui pouvaient rentrer complètement dans l'entrepreneuriat : la cuisine, la fabrication artisanale, la couture. Seulement elles, ne considéraient pas cela comme un travail.

Quand je me suis moi-même retrouvée mère seule, j'ai réalisé ces contraintes de garde. J'ai eu une proposition de contrat d'adulte relais pour garder des enfants... mais pour le faire il fallait que je fasse garder les miens, et que je paye. Je ne trouvais pas ça logique. Je n'ai pas pu m'engager dans un contrat salarié. »

Du singulier au collectif : l'accompagnement du projet

« Je me suis tournée vers CitésLab qui accompagne les personnes des QPV. (quartiers politiques de la ville). En discutant avec eux, je me suis rendue compte que j'avais davantage une fibre associative, bénévole et humanitaire qu'une fibre entrepreneuriale.

On a alors cherché ensemble comment résoudre l'équation : avoir des clients qui puissent payer tout en étant aidés financièrement. Pour la garde d'enfant il y a des aides par exemple. Mais pour tout ce qui est secrétariat - ce que je propose dans mon activité d'écrivaine publique - il n'y a pas d'aide pour les clients. La solution que nous avons trouvée, est de choisir le statut associatif pour que le client bénéficie des aides de l'Etat pour pouvoir payer mes services.

Je suis alors passée du suivi avec CitésLab au suivi avec l'idéateur au TAg 29 pour être accompagnée « de l'idée au projet ».

Au départ du projet de l'idéateur, nous étions 13, femmes et hommes. Puis nous nous sommes retrouvées 5 femmes. Avec les mêmes problématiques et les mêmes freins : les finances et la famille (garde des

enfants, problème de santé dans la famille, séparation et monoparentalité). En plus de ces fragilités, nous avons en commun une vraie peur de l'échec. Il faut être assez solide psychologiquement pour lancer une entreprise.

Nous avons donc mis ensemble nos compétences et nos moyens pour limiter les coûts et les risques en ayant l'idée de partager un lieu. Et pour s'apporter confiance et soutien.

Sur le plan psychologique, les femmes en situation de violence familiale perdent en estime de soi. Au moment de la séparation avec mon mari, j'ai vécu un gros échec et je doutais de mes capacités. Bien que j'aie fait des études, suis-je capable de parler d'un projet ?

Or, la création d'entreprise est une démarche très personnelle. Si c'est un projet qui me tient à cœur : je dois me vendre, expliquer... C'est ce que l'incubateur m'aide à faire aujourd'hui : avoir confiance et croire que je peux arriver à faire quelque chose, bien que je n'en aie pas les moyens. »

Quartiers Solidaires



Nous avons sollicité Tiki suite à la découverte de Quartiers solidaires, un projet participatif porté par TAg 29 sur les quartiers prioritaires de la Ville à Brest. L'objectif? Comprendre les besoins des habitants pour faire naître des projets d'entrepreneuriat collectif dans et pour les quartiers. Le projet de création d'un tiers-lieu dédié aux femmes précaires fait partie de cette démarche, qui a mené aujourd'hui Tiki à intégrer l'idéateur de TAg 29. (Cf [l'interview Quartiers Solidaires pour la SEIS 20/21.](#))

L'idéateur est une formation qui permet à un(e) porteur(e) d'idée d'entreprise de l'ESS ou socialement innovante de clarifier et formaliser son projet. Sur 2 mois, les porteurs d'idées participent à 8 ateliers collectifs animés par TAg29 et ses partenaires. Ils bénéficient d'apports méthodologiques en création d'entreprise et de l'expertise des pôles ESS en matière d'économie sociale et solidaire. L'idéateur est par ailleurs un cheminement collectif qui favorise les regards croisés entre projets et l'enrichissement mutuel des idées. [Plus d'infos](#)

Où en est donc le projet aujourd'hui ?

« Le projet est à l'écriture. J'apprends la dimension collective de l'entrepreneuriat, les questions de gouvernance, le montage de dossiers de financements, etc. Nous sommes en voie de créer l'association avec 2 autres femmes. Elles ne sont pas de mon quartier, mais elles font partie des QPV de Brest. L'une fait de la vente de produit artisanaux, l'autre est en service à la personne et garde d'enfants. Moi je serai écrivaine publique et coordinatrice du tiers-lieu, responsable du bureau d'accueil pour le recrutement des auto-entrepreneuses et des femmes qui viendraient pour bénéficier des services.

Ça va s'appeler une maternité des porteuses de projets car quand elles parlent du projet, les femmes très souvent parlent de « leur bébé ». Et nous notre projet c'est de les aider à le faire naître et le faire mûrir, comme un bébé.

Pour le lieu l'idéal serait de l'avoir d'abord dans un des QPV puis dans chaque quartier. Certaines femmes souhaiteraient travailler dans leur quartier pour être proche de leur cadre familial et d'autres souhaitent au contraire sortir de leur quartier. J'aime pouvoir dire à la personne que je lui donne les moyens d'avancer. Mais aujourd'hui je n'ai pas le lieu. Je dois construire un lieu fictif avant qu'il soit mis en place. Et ça demande beaucoup de conviction. »

De missionnaire à pasteur évangéliste, un parcours de femme religieuse

Devenir pasteur Mais rester « seulement » une femme Comment faire avancer l'égalité au sein de sa propre église ?

« Je suis née dans une famille chrétienne d'un père évangélique et une mère catholique. Tous deux ont servi dans l'église, tout comme mes grands-parents. J'ai grandi dans ce cadre et dès 12 ans j'ai souhaité devenir pasteur. Je l'ai expliqué à mes parents qui l'ont compris. Mais ce n'était pas facile pour mon père de me laisser être pasteur. Lui a grandi dans ce milieu et il savait que c'était très dur pour une femme. Il ne me l'a pas expliqué comme ça à 15 ans, il me l'a dit plus tard. Il m'a juste dit à l'époque : tu fais d'abord des études et après tu verras.

Je sers depuis 12 ans. Je suis arrivée en France en 1994 pour mes études et j'ai continué à servir jusqu'à être ordonnée pasteur en 2016. C'est une passion. J'ai commencé dans l'organisation des événements et le suivi des couples pour les mariages. Je propose aussi des temps dans les maisons d'explication de la Bible. »

« C'est récemment que j'ai compris que ce milieu est dur pour les femmes. Quand j'ai eu la demande en divorce. La conception du couple c'est que si ça ne fonctionne pas, c'est forcément de la faute de la femme. J'ai donc été mise à l'écart du public. Mon mari avait encore la possibilité de suivre les fidèles. Moi je ne pouvais pas, n'étant pas un bon exemple pour eux. Je suis quand même restée pour au moins continuer mon travail auprès des enfants. Depuis, il y a eu des tentatives de la part de la communauté pour que je revienne sur la place publique. Mais je voulais que soit d'abord réglé le malentendu, et qu'on discute de ce dont ils m'ont privée. Comme on ne peut pas rendre publique la vie de l'homme de dieu, mon conjoint, j'ai été considérée comme rebelle, et privée des prédications et de pouvoir suivre les fidèles. Certains fidèles se sont rapprochés de moi tous seuls, et je suis malgré tout sollicitée sur les problèmes de famille, sur les difficultés des enfants. Et pour l'organisation administrative de l'Eglise. »

« C'est mon combat mais c'est difficile de se mettre sur la place publique et dire :
« Regardez ce que les pasteurs ont fait... ». C'est un combat un peu tabou, mais les femmes en parlent de plus en plus. Même des hommes rétablissent la vérité là-dessus. La question de l'égalité n'est pas posée comme ça dans l'église judéo-chrétienne car ce n'est pas inscrit dans les textes. La question posée est celle de l'unité. Et moi ce que je mets dans cette unité c'est qu'il n'y a plus, en Christ, ni homme, ni femme. Chacun a sa place et son rôle unique. Alors ce n'est pas évident de gérer la charge mentale pour créer une entreprise quand on a ce vécu-là. Ce sont les raisons qui me font dire que les femmes sont fragilisées. Il faut pouvoir d'abord se restaurer psychologiquement. Et en même temps je vois ça comme une force. Depuis cette séparation, on me renvoie souvent « mais comment tu fais pour gérer tout ça seule ? » Ca me fait réaliser que j'ai de la force et ça m'en donne plus encore. Quand je vois les progrès de mes enfants malgré cette violence familiale du divorce, ça me donne aussi de la force. Et ça m'aide donc à en parler avec des femmes qui passent par cette situation. L'écoute et les conseils passent mieux quand tu es passé par là toi aussi. »

L'émancipation, même au foyer?

Valoriser le foyer comme un travail en soi et encourager les femmes à s'émanciper dans la vie professionnelle : un paradoxe ?

« Être à l'intérieur ou l'extérieur n'a pas d'importance en soi. L'important c'est de pouvoir travailler dans ce qu'on veut faire. Et qu'on soit à l'intérieur ou pas, on doit de toute façon prendre soin de son foyer au final. Il y a eu beaucoup d'abus qui font que les femmes veulent aujourd'hui sortir de ce cadre de violence, d'un foyer qui les empêcherait de s'épanouir.

Ma position à moi se base sur ce que je lis de la Bible. L'homme est le chef de la famille, il dirige, il conduit et s'assure du bien-être de la famille. Ce n'est pas une autorité d'abus mais une autorité de protection. La femme est là pour soutenir et être épanouie par son mari. C'est une équipe. Et elle travaille aussi. Dans la Bible elle a des champs dont elle s'occupe. On travaille donc où on veut mais l'essentiel est que ça permette l'épanouissement de la famille.

Les femmes qui en arrivent là, à ne pas pouvoir travailler si elles le souhaitent, sont simplement maltraitées. Car elles ne sont pas reconnues dans ce qu'elles apportent dans le foyer, par reconnues dans qu'elle veulent être. Pourquoi elles ne sont pas reconnues ? Parce que le mari sera le premier à dire « ma femme, elle ne travaille pas ». Alors que si elle allait travailler, il serait bien obligé de payer quelqu'un pour faire l'entretien de ce foyer. Si quelqu'un d'extérieur garde les enfants, ce sera un travail rémunéré. Si c'est la femme qui les garde, « elle ne travaille pas ». C'est pour ça que je parle de la valorisation du travail des femmes à la maison. »

Diriez-vous que votre projet est féministe ?

« Je ne me suis pas posé la question parce que je ne sais pas en vrai ce qu'est ce mouvement. Je ne suis pas très forte en sociologie, je n'ai pas fait d'études sur la question. Je me bats pour l'épanouissement des femmes et des familles, de manière religieuse. Je ne parle pas d'égalité. On est tous égaux en droits. Mais je parle de la reconnaissance de qui nous sommes, en tant qu'êtres uniques. Et je parle du vivre ensemble. Je ne me dirais pas féministe, je réclame que chacun ait sa place et soit reconnu, et les enfants y compris. Et je me bats pour ne surtout pas dévaloriser les personnes. »

*« Si quelqu'un d'extérieur
garde les enfants,
ce sera un travail rémunéré.
Si c'est la femme qui les
garde, « elle ne travaille
pas ». C'est pour ça que je
parle de la valorisation du
travail des femmes à la
maison. »*

De la reconnaissance sociétale à la reconnaissance salariale ?

« Moi, quand je vais travailler, la personne qui garde mes enfants, je la paie. Elle a un salaire. Certes c'est naturel et normal de s'occuper de ses enfants à soi. C'est un peu différent.

Mais quand je vais au Pôle Emploi, qu'on ne me dise pas : « vous ne travaillez pas, donc prouvez que vous cherchez du travail pour bénéficier des aides ». Si on n'a pas de salaire, il faudrait au moins cette reconnaissance en points à la retraite, ou quelque chose qui permette d'être valorisée dans ce qu'on fait.

La reconnaissance vient de la valeur qu'on donne à ce qu'on fait. Elle est nécessaire à l'épanouissement personnel.

La femme que je rencontre qui me dit : « je ne fais rien ». Je lui dis : « si, tu fais quelque chose, tu fais à manger, tu nettoies ta maison, tu entretiens tes enfants, tu participes à des activités scolaires, etc. » Ca fait appel à des compétences d'organisation par exemple. »

...le quartier !

« Le quartier c'est d'abord les personnes. Et j'ai rencontré à Lambézellec des personnes extraordinaires.

Avant la rénovation ce n'était pas propre, il y avait des jeunes, qui faute de structures, faisaient des choses qu'on n'apprécie pas et qui nous font peur quand on est avec des enfants en bas âges. Mais c'est en évolution.

Les personnes avant d'être catégorisées comme « gens des quartiers » sont des personnes qui veulent simplement vivre. Moi par exemple mon enfant a une santé fragile et a besoin de faire du sport. Mais je ne peux pas le laisser aller jouer seul dans le quartier, ni l'amener et laisser les autres seuls. Je n'ai pas non plus accès à une maison avec jardin.

Tout cela pourrait me pousser à sortir du quartier, comme l'ont fait des amis. Est-ce que partir est la solution ? Pas forcément. Je veux changer ça ici. Que les personnes qui vivent dans ce quartier puissent laisser leurs enfants jouer en toute tranquillité. Le combat aujourd'hui, c'est de rendre habitable notre quartier. Ce n'est pas parce qu'on est précaire, monoparentale... que nous ne sommes pas des gens bien. »

Rendre « habitable » le quartier, ça passe par quoi ?

« On a tous les commerces, les services, les écoles... il nous manque juste un ophtalmo ! On a de quoi être heureux dans notre quartier.

Rendre habitable, ça passe par l'épanouissement des gens. Les Maisons de quartiers peuvent être des lieux de vie par exemple au service des habitants. Je me suis aussi investie dans le conseil citoyen, un collectif apolitique pour les habitants où on se réunit pour défendre des projets sur le quartier. On fait par exemple depuis 3 ans une fête de quartiers ou encore des sorties familiales pour les vacances, proposées par les habitants, avec l'aide des structures sociales...

Et ma vision à moi, c'est qu'une femme reste un pilier dans un foyer. Il est faux de penser que si le foyer se casse, c'est à cause d'elle. Rendre un quartier habitable ça passe par l'épanouissement de la femme. Car une femme épanouie c'est un foyer épanoui. Des foyers épanouis ça fait un quartier épanoui.

Ce tiers-lieu dans le quartier doit être un lieu de vie qui permet justement ça. »

Et les hommes, dans ce tiers-lieu ?

Mon projet concerne aujourd'hui plus les femmes. Je suis plus focalisée sur elles car les problématiques que j'ai recueillies sont celles de la blessure des femmes, plus généralement et facilement dévalorisées, en perte d'estime.

Et s'il arrivait qu'un homme père au foyer veuille intégrer le tiers-lieu ?

Les femmes à l'origine du projet ont exprimé l'envie de rester entre nous car on a des problématiques communes. La présence d'un homme pourrait nous perturber.

Mais va-t-on fermer nos portes à un homme qui aurait envie de nous rejoindre ? Je ne pense pas. C'est quelque chose qu'on doit discuter en collectif entre entrepreneuses. Un homme qui aurait le même souhait : pouvoir s'occuper du foyer mais avoir aussi son activité d'entrepreneur quelques heures par jour, aurait besoin aussi d'un tiers-lieu comme le nôtre. Notre objectif est la reconnaissance du travail à la maison et le soutien à la création d'entreprise en étant prioritairement gestionnaire du foyer. On ne fermera donc pas la porte au papa du foyer qui serait dans cette situation.

Et comme on est au service des familles, les hommes pourront bénéficier de toute façon de ces services proposés par le tiers-lieu aux familles (garde d'enfants, aide administrative, soutien aux femmes)

Ce projet a-t-il changé votre vie quotidienne ?

« J'ai réorganisé mon temps et j'arrive mieux à sortir de mon train-train quotidien.

J'ai réussi à laisser mes enfants à la cantine et j'ai dégagé du temps sur des journées entières.

J'apprends à me dire que ce n'est pas grave si ma maison n'est pas toujours propre, je sais m'organiser aussi pour me faire plaisir. J'arrive à m'occuper de ma famille, à me garder des heures pour faire ce qui me plait et m'occuper de mon projet, sans culpabiliser de laisser un peu la gestion de la maison.

Avec la formation au TAg 29, j'ai aussi appris à sortir de ma zone de confort.

Pouvoir se dire qu'on est capable d'expliquer son projet. De se faire comprendre.

Réussir à prendre de la distance par rapport à ce projet d'épanouissement familial et socio-professionnel. Partir de soi pour apporter une solution à d'autres. Parce que d'écrire, d'en parler, de reformuler, d'accepter la critique négative, c'est positif, c'est sortir de la mésestime.

Une des raisons qui fait que les femmes n'osent pas entreprendre dans notre population précaire c'est cette idée : « comme j'ai déjà eu des échecs... si je présente mon projet et qu'on me dit de l'améliorer, je vais le prendre comme un échec ».

Aujourd'hui je fais ce travail sur moi, je suis mon propre cobaye pour apprendre à accepter la critique, ne pas avoir peur de progresser et persévérer même si ce n'est pas évident car on n'en

« Le peaufiner : l'écrire, l'exprimer et le faire comprendre pour pouvoir trouver le lieu et les fonds. Pour faire rêver des femmes qui n'ont qu'une envie c'est de « faire ». Une femme me dit qu'elle revit quand elle cuisine. Alors dire à une femme « j'ai la cuisine pour toi... » c'est mieux que lui dire « viens on va écrire le projet ». J'ai besoin que les choses deviennent concrètes. »

La prochaine étape de ce projet ?